

DANY HÉRICOURT



La cuillère



LIANA LEVI



LES SÉRIES D'ÉTÉ

PREMIERS ROMANS, PORTRAITS D'AUTEURS 9/10

DANY HÉRICOURT SE PERDRE ENTRE LE PAYS DE GALLES ET LA BOURGOGNE

Elle a donné rendez-vous sur les hauteurs de Ménilmontant et arrive des Lilas sur un vélo électrique qu'elle enfourchera deux heures plus tard pour aller « coacher des rappeurs » à l'autre bout de Paris. Après avoir beaucoup bourlingué, travaillé dans l'humanitaire pendant la guerre en ex-Yougoslavie, fait de l'aide au développement dans l'Himalaya avec des réfugiés tibétains, Dany Héricourt est coach d'acteurs pour le cinéma et les séries – récemment *The Eddy*, de Damien Chazelle, et *Validé*, sur le milieu du rap.

À l'oral, on décèle une pointe d'accent britannique et quelques expressions directement importées de l'anglais. À l'écrit, son français est joliment bousculé et parsemé de mots gallois, la langue, qu'elle ne parle pas, de ses deux grands-mères. Cette légère étrangeté, teintée d'humour loufoque, confère à *la Cuillère*, roman d'apprentissage situé entre le pays de Galles et la Bourgogne, un charme singulier. Seren, 18 ans à peine, vit dans le Pembrokeshire, où sa famille attachante et foudroyante tient un petit hôtel fréquenté par les LTC (Long Temps Clients), des habitués classés selon une savante sociologie. Trois jours avant l'anniversaire de Seren, son père meurt brutalement, laissant à son chevet une cuillère ornée d'armoiries françaises. Écoutant un proviseur qui lui conseille de « se perdre » avant d'entrer aux Beaux-Arts de Cardiff, elle part en France sur les traces de la cuillère, au volant d'une vieille Volvo lestée de quelques boîtes de baked beans et de chicken soup. Son périple la mènera dans un château bourguignon où elle finira par démêler l'énigme familiale, et entrera dans l'âge adulte en acceptant son chagrin.

Née au Ghana d'une mère britannique et d'un père français, elle est arrivée en France à l'âge de 11 ans et a ensuite étudié le théâtre au conservatoire de Cardiff. Coach dans le cinéma, après avoir beaucoup voyagé, elle a choisi le français pour écrire *la Cuillère*, un roman d'apprentissage lumineux et farfelu.



Frank Belandier/Lévyro Éditions Liana Levi

Pour Seren, le poids physique du deuil prend la forme d'un terril, une colline de résidus qui écrase sa poitrine et l'empêche de respirer. « J'ai toujours adoré les terrils. Déjà au pays de Galles, en vacances en caravane avec mes parents, j'avais été fascinée. C'est un pays très beau, très lyrique, mais aussi sombre et pauvre, où les traces des anciennes mines sont partout. Du côté gallois de ma famille, tout le monde a travaillé dans la mine. Mon père a travaillé dans les mines de diamant au Ghana et j'ai rencontré un Franco-Polonais juif, le père de mes enfants, qui a grandi à Montceau-les-Mines », raconte Dany Héricourt, presque étonnée de cet alignement des planètes. Née au Ghana d'un père français et d'une mère britannique, elle grandit dans la brousse avec ses deux frères aînés, au milieu des animaux sauvages, et découvre la littérature à la faveur de soirées sans télévision : « Il faisait nuit à 6 heures, on lisait ou on écoutait ma mère nous lire des histoires. » L'année de ses 11 ans, un coup d'État décide ses parents à rentrer en France, où ils restaurent une vieille maison dans le Beaujolais. Anglophone, elle se met au français, devenu, quarante ans plus tard, la langue d'écriture de

la Cuillère : « C'est le premier roman que j'écris en français. L'écriture dans ma tête passe par l'anglais, qu'ensuite je traduis. » Auparavant, elle a publié un livre érotique, un manuel de yoga pour enfants, un « carnet de grand-mère » pour aider les personnes âgées à consigner leurs souvenirs. Elle a écrit des scénarios et des chansons, avec Woodkid et les groupes pop Isaac Delusion et l'Impératrice. Des formes très différentes dont on retrouve la trace dans le roman : « Il y a beaucoup de passerelles avec les scénarios, en termes de construction et de dialogues. Et en relisant le texte, je me suis aperçue que je cherchais des beats – des battements, un tempo. Je ne cloisonne pas. »

Comme Seren, Dany Héricourt a perdu son père à l'âge de 17 ans. Le reste, à l'exception de quelques réminiscences et de l'hôtel du Pembrokeshire où elle s'est réfugiée avec ses enfants un jour de pluie, est pure fiction. À sa jeune héroïne, artiste en construction qui dessine la brume matinale et associe des images aux couleurs (« BLEU PERSAN Ongles d'un dragon », « CÉLADON Lichens sous le menhir de l'hôtel »), elle a transmis sa liberté, son goût de l'irrévérence et des itinéraires buissonniers. Pour écrire *la Cuillère*, Dany Héricourt n'a pas emprunté le chemin le plus droit. Elle a bien fait. ■

SOPHIE JOUBERT

DEMAIN Dima Abdallah.
Mauvaises herbes

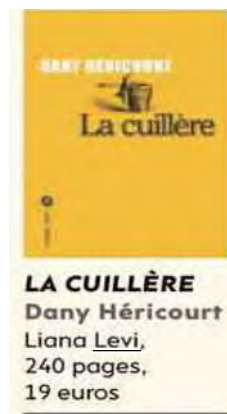


Rigor mortis

“ C’est la nuit de la mort de mon père que je vis la cuillère pour la première fois. Je suis appuyée contre le bord de son lit. Immobile. À différents endroits de la chambre, plongés dans leurs pensées : ma mère, mes grands-parents, mes deux frères, notre labrador et le docteur Aymer. Nous ressemblons vaguement au tableau *la Mort de Germanicus* bien qu’aucun de nous ne porte de toge romaine et que personne n’ait été empoisonné, je crois. Le silence de la chambre constitue un bruit en soi. Quelque chose de dense et de continu comme lorsqu’on se bouche les narines sous l’eau. Seul le claquement de dents de mon frère ponctue la clameur du silence. Al s’arrache toujours la peau de ses doigts quand il est inquiet.

Pallor mortis, a décrété le docteur, recouvrant d’un drap le visage blafard de mon père. Du latin pour se distancier de la situation. Doc Aymer se planque derrière son érudition, aurait dit mon père. À force de fixer le drap, j’ai la sensation que ses pieds bougent. J’évite de regarder ma mère. De toute façon, je vois flou. Mon cerveau glisse en arrière. Il y a deux heures ou trois, je claquais la porte de la cuisine. Et il y a deux minutes, ou dix, Nanou surgissait dans ma chambre.
– Seren, viens vite, ma chérie !
– Qu’est-ce qu’il y a ?
– Oh. Ma chérie. Ton papa... Pauvre vieille Nanou. À bout de souffle à cause des escaliers.

Un bout de pyjama rayé dépasse du drap. Rayure grise, rayure bleue, rayure grise... les couleurs se brouillent, je vois flou. Mes doigts vérifient instinctivement l’existence de mes paupières. Tout va bien. Tout va mal. Dai, mon autre frère, s’accroupit pour caresser le labrador. Oui t’es beau. Le chien gémit de satisfaction. Cette nuit est absurde. Je force mes yeux à passer du flou au net et vois ma mère tapoter affectueusement, banalement, la poitrine drapée de mon père – elle a oublié qu’il est mort ? Non, elle laisse s’échapper un petit sanglot muet. Un cri d’air sidéré. On a tous l’air sidéré. Surtout mon père. Sous le drap.





ENTRETIEN DOMAINE FRANÇAIS

Un passeport en forme de cuillère

AMATRICE DE VOCABLES CURIEUX ET DE LISTES IMPROBABLES, DANY HÉRICOURT SIGNE UN PREMIER ROMAN PLEIN D'ORIGINALITÉ, NIMBÉ D'UNE DOUCE ÉMOTION.

Quel viatique pour sortir de l'enfance ? Dany Héricourt, primo-romancière facétieuse, propose une petite cuillère pour tout bagage à une jeune Galloise, Seren. En quête de sens et d'inspiration, celle-ci s'est emparée de cet objet qui trônait ostensiblement sur la table de nuit de son père défunt. Une petite cuillère armoriée en argent assez exotique pour attiser chez la jeune dessinatrice une envie de trouver les châteaux arborant des armoiries en « BB ». Et c'est en s'interrogeant apparemment sur le parcours d'une petite cuillère que la sémillante romancière peint plusieurs existences au prisme d'une vie cherchant ses marques entre des éventuelles études d'art, un hôtel familial, des abeilles productives et des châtelains adeptes des langues mortes... Mais pourquoi diable cette cuillère se trouvait-elle là ? Quelques questions au moment de passer la douane...

Une cuillère découverte dans un hôtel gallois est l'objet de toutes les attentions d'une jeune femme en devenir.

La Cuillère est-il un roman de formation ?

Roman d'apprentissage ? D'initiation ? Le road-trip post-traumatique déjanté de Seren lui révèle en tout cas l'inconstance et la beauté de la vie, et elle n'est pas encore arrivée à destination ! Elle a grandi dans une famille peu classique, entourée de paysages changeants et puissants – l'océan, des lacs enchanteurs, ces noires vallées minières, confrontée à une langue chantante où *cesio* exprime à la fois chercher et essayer, *tramor* signifie étrange et bleu-marine, et *Llanfairpwllgwyngyllgogerychwyrndrobwllllantysiliogogoch* se dit d'un souffle. Tout cela explique que le chemin soit parfois difficile à cerner.

Qu'est-ce qui rend le gallois si singulier ?

J'ai entendu le gallois pour la première fois à Snowdonia. Certaines femmes portaient encore l'étrange chapeau noir traditionnel. J'en ai déduit que cette langue mystérieuse et musicale était celle des sorcières. Elle est peut-être, comme le prétendait Tolkien, plus proche de l'elfique. Pour le demi-million de personnes la parlant aujourd'hui, le gallois n'est sans doute pas si singulier que ça... Au-delà de la langue, il y a le territoire, cette météo infernale, ce mélange d'apreté et de douceur, cela forge une manière d'appréhender le monde. Il suffit de lire Dylan Thomas pour s'en rendre compte. Certes, un touriste tentant de faire ami-ami avec un Gallois dans un pub aura peut-être du mal à communiquer. En général, les Gallois accueillent notre propre singularité avec amusement. Tant que l'on n'est pas supporter d'une équipe de rugby anglaise.

Serait-ce le Graal en forme de cuillère qui mène la danse

au lieu d'attendre paisiblement, comme il le fait d'habitude, qu'on le découvre ?

Ah, ah, cette question réclame un début de liste ! *Primo* : que le destin soit écrit ou non, de toute façon on ne sait pas le lire. *Secundo* : oui et non... mais pas peut-être. *Tertio* : il y a sans doute des graals qui dansent et des graals qui dorment (des *graals* ? des *graux* ? des *petits graals*, de *petits graux* ? comment dit-on en français ?). *Quarto*...

Saviez-vous en confrontant Seren au deuil de son père ce que serait son parcours ?

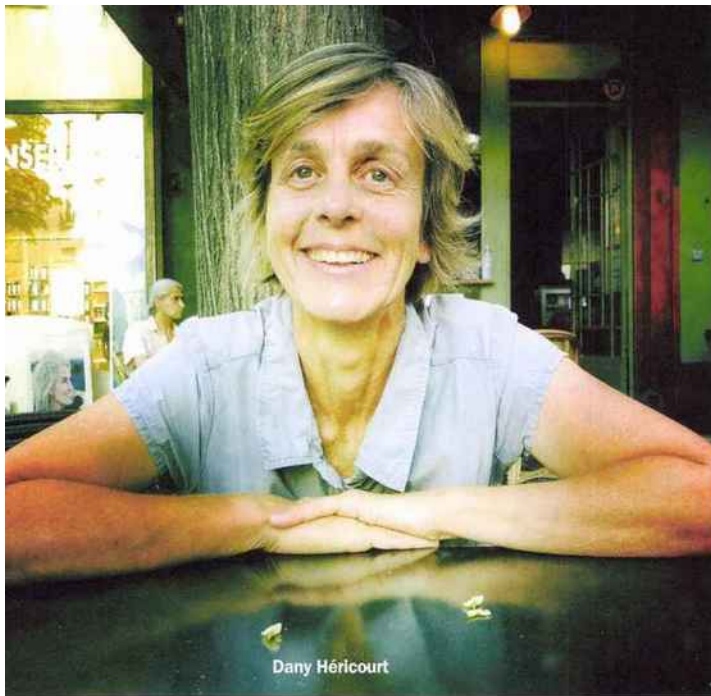
Je savais seulement qu'un objet inattendu lui permettrait de penser à autre chose pendant un certain temps et qu'il fallait qu'elle se perde. Se perdre peut entraîner tant d'événements, parfois agréables, surprenants. Ce matin, je me suis perdue en me rendant à une déchetterie, ma petite voiture littéralement bondée de branches et de feuilles sèches. En tournant dans une zone labyrinthique de banlieue, je croisais des gens qui souriaient en croisant ma voiture-arbre, et j'ai aperçu des hangars gigantesques qui m'ont fascinée. Tout cela m'a mis de bien meilleure humeur que si j'avais directement trouvé le point visé (une déchetterie). Pour revenir au roman, assez rapidement, j'ai su vers quel dénouement je souhaitais aller. J'avais donc un début et une fin. C'était à la fois reconfortant et vertigineux.

Votre propre histoire a-t-elle fourni un peu de carburant au véhicule romanesque de Seren ?

Au Ghana, où j'ai grandi, peu de Volvo soulevaient la poussière et les carences régulières de carburant ont empêché nombre de road-trips familiaux. Si mes propres expériences se sont glissées dans l'écriture, c'était sans trait autobiographique, de façon suggestive, comme si cette fiction répondait à une fiction que j'aurais aimé vivre à 18 ans, lors de la mort de mon père. Jim Harrison a dit que l'on *élargit* notre mémoire pour écrire. C'est le cas de certains passages du roman – à moins qu'ils ne soient une tangente ? La question du déni, du flottement et l'autodérision requise pour mettre un pied devant l'autre viennent assurément de ma propre histoire.

Vous avez tâté du théâtre, des missions pour une ONG, l'écriture de scénario, et vous êtes revenue aux métiers de la comédie. Comment la littérature prend-elle sa place dans votre parcours ?

L'écriture ne m'a jamais lâchée. Parfois c'est une question de vie et de mort, parfois la chance d'être moins insupportable. Mais il faut aussi promener le chien. Donc écrire en marchant. Ou vice-versa.



Dany Héricourt

Le déplacement vous paraît nécessaire à l'élaboration de la pensée ou de la fiction ?

Le déplacement, une grande fenêtre ou l'horizon. Cela m'aide à écrire, à inventer. Je ne suis pas disciplinée, je mets du temps à m'installer, passe d'une pièce à l'autre, cherche un point d'ancrage... quand je trouve la bonne table, ou lorsque mes pieds foulent le sol, je deviens plus attentive et les idées circulent plus facilement. Bien entendu, l'espace est un luxe, il faut donc composer avec la réalité. Quant à Seren, le terril qui colonise ses poumons la contraint à fuir, à s'agiter, à éviter. Et la cuillère lui offre un prétexte. Pourtant, en fin de compte, c'est en s'arrêtant qu'elle accède à ses émotions.

Quel est ce « terril » qui colonise Seren ?

Je préfère ne pas répondre, j'ai l'impression de l'abimer quand je tente d'expliquer le terril. « Il est difficile de mettre des mots sur des sensations transparentes » !

Vous-même, étiez-vous « colonisée » par vos propres écrits ? Et pourquoi, ceci en passant, avoir attendu pour les publier ?

Il me fallait un éditeur ! J'ai toujours aimé l'acte d'écrire, imaginer, « faire parler » des personnages. Enfant, je me promenais accompagnée d'êtres imaginaires et de leurs histoires, et je lisais énormément. La nuit tombait à 18 heures, pas de télévision là où j'ai grandi, nous lisions en famille, chacun dans son monde. Avant *La Cuillère*, j'ai écrit un (trop) long roman, un trois-quarts de roman et une collection de nouvelles en anglais, ils n'ont pas été publiés, pas assez aboutis. Les retours de manuscrits dans ma boîte aux lettres m'ont entamée, bien que le désir d'écrire reste vif. L'écriture de chansons, de scénarios, la publication de trois livres de non-fiction ont sans doute mitigé ma frustration. Quand je me suis attelée à *La Cuillère*, je me forçais à faire taire les voix chuchotantes, ces peurs intérieures qui inhibent, pour contacter le plus de liberté possible. Le premier manuscrit était un sacré bordel, mais cette étape instinctive était nécessaire. Une fois le manuscrit retravaillé, élagué, rencontrer un éditeur a été

le parcours du combattant. Deux amis m'ont beaucoup aidée, leur confiance me rendait plus tenace. J'étais persuadée que cette histoire pouvait exister, je ne voulais pas l'abandonner. Quand Liana Levi a ouvert la porte, tout est devenu simple, j'ai une chance inouïe d'avoir un roman publié par elle.

En général que lisez-vous avec le plus de plaisir et d'intérêt ?

Des romans, principalement. Parfois des essais, pris dans une librairie parce qu'un mot m'a saisi – *décomposition*, *utopies*, *léopard*, *sapiens*, *introversion*, il suffit d'un rien ; des poèmes, des lyrics également. Quand je lis Hemingway, Toni Morrison ou Cormac McCarthy, j'ai l'impression de faire la chose la plus importante de ma vie. Shakespeare peut avoir un effet similaire, comme Samuel Beckett ou la poésie de Raymond Carver. Quand Jim Harrison est mort, j'ai eu le sentiment de perdre un allié. *Texaco* puis *Les Neuf Consciences du Malfini* par Patrick Chamoiseau m'ont libérée, m'ouvrant à une nouvelle langue.

L'univers d'Haruki Murakami me transforme en chouette intolérante : *ne me dérangez pas, je lis*. Jean-Paul Dubois possède une voix que j'entends très clairement, je plonge, c'est une forme de plaisir aussi.

Votre *Cuillère* fait se croiser un personnage vivant ses expériences intimes et des flux de l'histoire beaucoup plus anciens mais aussi beaucoup plus puissants, et terribles... Que cherchiez-vous en portant Seren au-devant de la guerre ?

Je ne sais pas ce que je cherchais, rien n'était prémédité ou programmé. Il y a d'abord une phrase entendue au détour d'un dîner, il y a dix ans, un ami parlait du lien inextricable entre la grande et la petite histoire. Je ne me souviens plus de son propos, mais l'idée a resurgi dès que j'ai commencé à écrire *La Cuillère*. Comme l'œuf et la poule, quel élément vient en premier ? L'Histoire forge-t-elle nos petites histoires ou est-ce l'inverse ? Et d'ailleurs, qu'est-ce que ça change – si ce n'est le rapport de chacun au monde ? Ensuite, il y avait le territoire. Promenez-vous dans les forêts de Bourgogne, ils abondent de fantômes, ce n'est pas sous l'influence de champignons hallucinogènes que je dis cela. Les frontières, les check-points, les lignes de faille que l'homme impose me fascinent depuis longtemps – faut-il traverser ? Négocier son passage ou discrètement faire demi-tour ? Faut-il cacher un clandestin ou nourrir les victorieux ? La décision détermine parfois la naissance de toute une génération. Les « petites » histoires que racontent ces survivants offrent une version de la grande Histoire. Et la petite histoire n'est pas toujours celle que l'on attend. Seren doit faire face à cela. Elle a enjambé sa « ligne de démarcation » sans que je le décide consciemment, subitement elle était de l'autre côté.

Propos recueillis par Éric Dussert

La Cuillère, de Dany Héricourt
Liana Levi, 240 pages, 19 €



Les nouveaux visages de la rentrée



FRANÇOIS ROUCHON / LE FIGARO, BROUENNAIRES / L'ESPRESSO, ENFERMIER / DANIEL / L'ESPRESSO

DOSSIER Soixante-cinq premiers romans paraissent ces jours-ci. Voici une première sélection. **PAGES 4 ET 5**



d'un chaos sans nostalgie d'une harmonie préexistante pour le rendre supportable. La narratrice, qui refuse d'être de quelque part, « d'une tribu, d'un port, d'une terre, d'un territoire, d'une maison, d'une croyance, d'un avis, d'une appartenance », fait une expérience étonnante en traversant les douleurs de l'exil : elle découvre qu'on est toujours de quelque part. Et que cette patrie perdue, pour les apatrides, s'appelle l'enfance. ■

Une mystérieuse pièce d'argenterie

ASTRID DE LARMINAT
adelarminat@lefigaro.fr

LE PÈRE de Seren est mort un soir dans son lit après avoir dit à sa femme qu'il avait froid. Sa dernière phrase fut très exactement : « *Je file indubitablement vers l'âge où l'on dort en chaussettes.* » La dernière parole que lui adressa Seren, 18 ans, la narratrice de ce roman fantasque, rêveur, tendre et pudique, aurait pu être « bonne nuit », mais ce fut une porte claquée. Elle était contrariée parce qu'elle avait dû céder sa chambre à un client de l'hôtel. En effet, cette drôle de famille, conventionnelle et excentrique, mi-anglaise, mi-galloise, tient une pension de famille sur le bord d'un chemin de randonnée qui longe la mer dans le Pembrokeshire. Seren a deux frères aînés, issus chacun d'un père différent. « *Maman a un sens inné de la liberté.* » L'un de ses frères, simple d'esprit, est doté de tocs poétiques et d'un cœur aux aguets. Le deuil les désoriente tous : le grand-père rouvre le placard à alcool après trente-sept mois d'abstinence, la grand-mère ne parle plus qu'en gallois parce que la mélancolie se dit mieux dans cette langue.

Seren, qui vient d'avoir son bac, se demande pourquoi elle ne ressent rien à part un poids écrasant sur l'estomac. Sidérée, elle ne sait pas ce qu'elle va faire de sa vie. Alors, plutôt que de se rassurer en s'accrochant à ce qu'elle connaît, elle se met en mouvement, se déstabilise pour chercher un nouvel équilibre.

Sur la table de nuit de son père, Seren avait été frappée par la présence d'une mystérieuse cuillère en argent armoriée. Cette cuillère sera sa boussole. D'où vient-elle, pourquoi se trouvait-elle au chevet du défunt ? Après une brève enquête, elle monte dans la Volvo paternelle et s'en va sur les traces de la cuillère, qui la conduit... en Bourgogne. C'était l'époque du franc et des cabines téléphoniques à pièces, le milieu des années 1980. Elle rencontre une tribu d'enfants échappés d'un château, un apiculteur au grand cœur. Le début du voyage est plaisant ; cependant, son enquête piétine et soudain, c'est la catastrophe. Mais c'est lorsque tout semble

perdu que la providence intervient. Seren est recueillie par une aristocrate exquise qui vit avec son mari et sa vieille mère dans le château de famille. C'est là que la cuillère livrera son secret et délivrera l'héroïne. On se croirait par instants dans un roman de Virginia Woolf, parfois chez P. G. Wodehouse. Irrésistible. ■

Famille, je vous hais !

ISABELLE SPAACK

ET SI L'ABSENCE du « s » dans *Sale bourge* était, dès son titre, la clé du premier roman de Nicolas Rodier ? Une évidence aussitôt la lecture achevée. Lecture douloureuse. Non pas pour avoir peiné le moins de monde à se plonger dans le style à vif de l'auteur qui nous happe, mine de rien, aussitôt la première ligne, et nous tient jusqu'à la dernière avec une tension jamais relâchée.

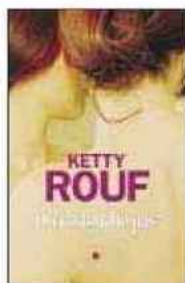
A priori, traiter d'autres que soi de « sales bourges » revient à les englober toutes et tous dans une nasse de classe bien serrée sur elle-même. Utiliser le singulier équivaut à s'inclure dans le tas, à revendiquer son appartenance et une hérédité qui colle à la peau. Quoique l'on fasse pour s'enfuir, rompre un cycle. *Sale bourge* débute par une scène de violence absolue. Une violence « ordinaire » et « légitime », pourrait-on dire, puisqu'elle a lieu chez des gens bien. Bien nés, bien élevés, bien éduqués. On habite Versailles, s'appelle Paul-Étienne, Paul-François ou Paul-André, part en week-end dans la maison de famille en Sologne et en vacances à Saint-Cast-le-Guildo, les pères conduisent la Peugeot 505 sept places, parlent bateau, rugby, camps scouts, horaires de messe, les grands-parents s'appellent « bonne-maman » et « bon-papa »...

Donc, cet après-midi-là, Pierre, 7 ans, peine à finir ses carottes râpées. Sa maman, fine et bronzée en maillot de bain deux pièces, l'installe dans le jardin devant son assiette. La bande de cousins est partie à la pêche avec tante Françoise. La maman perd ses nerfs, l'enfant se rebiffe, résiste, les gifles pleuvent. Le soir, maman serre très fort son garçonnet dans ses bras et lui dit qu'elle l'aime. « *Moi aussi je t'aime, maman.* » Éducation dysfonctionnelle, dirait-on aujourd'hui de ces chauds-froids entre claques et tendresse d'une femme débordée. Pierre, ses frères et ses sœurs, grandissent dans cette ambiance. Entre non-dits étouffants, moments de joie et enfermement. Un huis clos effrayant mais banal où les enfants prennent plus souvent qu'à leur tour. Sans dire un mot. Jamais. Alors quand Pierre frappe Maud pour la première fois quelque temps



ON NE TOUCHE PAS

De Ketty Rouf,
Albin Michel,
238 p., 18,90 €.

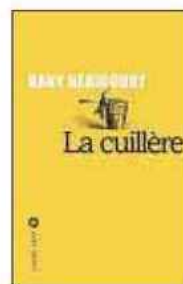


KETTY ROUF



LA CUILLÈRE

De Dany Héricourt,
Liana Levi,
240 p., 19 €.



DANY HÉRICOURT



3 PRIMO-ROMANCIERS POUR LA RENTRÉE

Cet automne, ils sont 65 (au lieu de 82 l'an dernier) à publier leur premier roman. En voici trois, jetés dans l'arène. L'un a commencé par le slam, le second travaille dans la com', la troisième dans l'audiovisuel, tous affirment que seul le roman permet une liberté totale. À leur côté, des éditeurs attentifs. Devant eux, l'espoir du succès. Mais combien écriront un deuxième livre ? Quant à en faire un métier rémunérateur, c'est une autre affaire.

Textes de CHRISTINE FERNIOT



DANY HÉRICOURT

LA CUILLÈRE
Éditions Liana Levi
240 pages
19 €

« J'AI TOUJOURS voulu écrire un roman, toujours rêvé d'être publiée. La lecture d'une fiction me transforme. Alors, je voulais à mon tour raconter une histoire et avoir des lecteurs

pour échanger avec eux. » C'est avec une certaine exaltation que Dany Héricourt publie *La Cuillère* le 27 août chez Liana Levi. Un premier roman qui commence au pays de Galles avec cette phrase sibylline : « C'est la nuit de la mort de mon père que je vis la cuillère pour la première fois. » À cet instant, la vie de Seren,

l'héroïne adolescente, est bouleversée. Ainsi résumé, le roman semble réunir tous les poncifs d'une première fiction autobiographique : le deuil du père, le déni face à la mort, les secrets de famille, le passage à l'âge adulte... Mais l'autrice multiplie les pas de côté et dynamite les clichés. À 54 ans et quelques manuscrits cachés dans son tiroir, elle a compris que la fiction lui permettrait de tout tenter. L'humour d'abord, la truculence des personnages ensuite et le choix de la langue pour finir. Britannique par sa mère et française par son père, elle a rédigé ce texte en français alors qu'elle écrivait habituellement en anglais. Elle explique qu'elle ne le traduira jamais elle-même, craignant de ne pas retrou-

ver le rythme et les nuances étrangères qui donnent du mystère à cette quête de soi. L'autrice a subi plus d'un refus chez les éditeurs jusqu'à ce qu'elle retravaille ce texte-là et l'envoie chez Liana Levi. Les éditrices ont pointé quelques détails de construction, mais l'accord était évident. Il fallait conserver cette jonglerie entre les langues et garder une certaine allégresse comme un instinct de vie. Aidée par son métier de coach et de dialoguiste pour la télévision, Dany a peut-être l'expérience d'une certaine forme d'écriture, mais elle insiste sur l'envie de faire autre chose dans un récit qui n'emploie pas le mot résilience à tort et à travers pour exprimer la force de la jeunesse et sa vulnérabilité. 11



Dany Héricourt : par le bout de la cuillère

Mais d'où vient cette cuillère en argent posée sur la table de nuit de son père, étendu dans son lit, où il est mort, si soudainement, pendant la nuit ? Seren Madeleine Lewis-Jones – dont les 18 ans coïncident avec la perte de Peter, son géniteur adoré – va cacher sa peine dans le creux de cet objet ciselé, qu'elle n'avait encore jamais vu dans le décor familial, déjà riche en spécimens humains : la clientèle variée de l'hôtel des Craves (pays de Galles), des grands-parents folklo, une mère trois fois mariée et les deux frères de Seren. Portraits et saynètes se consomment avec l'accent gallois, mâtiné d'humour et d'excentricité *british*, en petites touches et flash-back au long du voyage de la narratrice, partie cuillère en poche et crayon en main sur les routes de France. En avant pour les châteaux de Bourgogne, à la recherche des armoiries repérées sur l'ustensile orphelin.

Dany Héricourt, coach de jeu et de dialogue dans le cinéma, a l'art du coq-à-l'âne, du sucré-salé. Les aventures initiatiques de sa jeune héroïne composent une sorte « road-deuil ». Au bout du périple de la cuillère, on aura rencontré des personnages sortis d'un arc-en-ciel chatoyant d'émotions, beaucoup d'amour, des situations loufoques et pleines de grâce et un rendez-vous historique. Il y a tant de façons d'écrire sur un secret de famille... Celle, audacieuse, de Dany Héricourt a le goût fantasque des livres de l'Islandaise Olafsdottir. Un regard délicieusement original sur la sortie de l'adolescence ■ **V. M. L. M.**

FRANCK BELONCLE/LEEXTRA/LEEMAGE



« Voilà l'idée, Seren, un élément singulier apparaît dans notre existence et d'un coup nous remettons tout, tout, en question... »

La Cuillère, de Dany Héricourt,
(Liana Levi, 240 p., 19 €).



DANY HÉRICOURT ★ LA CUILLÈRE

Liana Levi
240 p., 14,99 €



LU & CONSEILLÉ PAR

M. Hirigoyen
Lib. Hirigoyen
(Bayonne)
C. Herbeck Lib. Maison
du livre (Rodez)
M. Sauvage
Lib. Quai des mots
(Épinal)
A. Ardouin
Lib. Saint-Pierre
(Senlis)



Pembrokeshire, Pays de Galles, années 1980. Le lecteur sera reçu dans un charmant hôtel tenu par une non moins charmante famille, quoique légèrement loufoque. Seren, jeune fille de 18 ans, est passionnée par le dessin mais reste assez indécise quant à son avenir. Toute sa vie vole en éclats lorsque son père décède, ce qui laisse comme un « terril » en elle. Sur la table de nuit du défunt, elle remarque une cuillère qu'elle n'avait jamais vue. Elle décide alors de retracer l'histoire de cet objet insolite. À bord de la Volvo héritée de son père, la voici sur les routes de France. Enquête sur sa famille mais surtout en quête d'elle-même, vous l'aurez compris, nous sommes dans un roman d'apprentissage. La cuillère comme catalyseur (pensez à *La Grande Cuillère* d'André Breton) mais aussi la cuillère qui sert à mélanger le thé, tout un symbole pour Dany Héricourt qui est en partie anglaise. Un premier roman assez fantaisiste qui m'a parfois rappelé *L'Hôtel New Hampshire* de John Irving. ► PAR MARIE-LAURE TUROCHE LIBRAIRIE COIFFARD (NANTES)



Le cahier critique • Littérature française

UN DÉBUT À TOUT

La rentrée littéraire a, elle aussi, son lot de « petits nouveaux » (voir aussi page 72). De la satire sociale aux quêtes initiatiques en passant par l'exploration des mythes en terre provençale, cinq premiers romans ont retenu notre attention.

DANY HÉRICOURT BEAUNE TO BE ALIVE



Soigner son ultime phrase, c'est important. Peter, hôtelier frileux, expire après avoir dit ça : « *Je file indubitablement vers l'âge où l'on dort en chaussettes.* » Nous sommes au pays de Galles en 1985, et sa fille Seren, 18 ans, se tient à côté de son lit de mort. Elle pourrait faire comme Paul Léautaud dans *In memoriam* : veiller le père défunt et raconter sa vie en se moquant de lui. Moins désinvolte, elle est frappée par un détail : que fait cette cuillère en argent dans la dernière tasse de thé de Peter ? Renseignements pris, elle semble venir de Bourgogne. Convaincue que cela cache quelque chose, Seren file vers Beaune cuillère en poche. Une fois l'héroïne arrivée dans la région au volant d'une vieille Volvo, tout lui paraît enivrant : les bizarreries de la langue française, les personnages pittoresques qu'elle croise sur sa route, les châteaux dont elle fait le tour.

Avec *La Cuillère*, Dany Héricourt signe une virée initiatique à travers la Bourgogne. Cette enquête est aussi une

quête personnelle – d'où est-ce que je viens ? Quel sens donner à ma vie ? Sans rien dévoiler, disons juste que Seren finit par rencontrer une vieille dame qui lui donnera un sacré scoop... À certains égards, par sa délicatesse et sa drôlerie, le récit de la Galloise peut rappeler les livres de deux illustres Britanniques : *Voyage sentimental à travers la France et l'Italie*, de Laurence Sterne, et *Voyage avec un âne dans les Cévennes*, de Stevenson. *La Cuillère* montre que Dany Héricourt a d'autres mystères dans sa ménagère. Vivement qu'elle remette le couvert.

Louis-Henri de La Rochefoucauld



★★★★★
LA CUILLÈRE,
DANY HÉRICOURT,
240 P.,
LIANA LEVI,
19 €



F. BELONCLE / L'EXTRA / EDITIONS LIANA LEVI

La cuillère

de Dany Héricourt,
 Éd. Liana Levi, 240 p. ; 19 €.

Pembrokeshire, au sud-ouest du pays de Galles. Seren, presque 18 ans, perd son père. Sous le choc, son attention se focalise sur une cuillère découverte au chevet du défunt. Jamais, dans tout l'hôtel familial, elle ne l'avait vue. Décidée à en connaître l'origine et le parcours, elle embarque pour la Bourgogne à bord de la Volvo paternelle. Son carnet de dessins à la main, les conseils de sa famille en tête, Seren se met en route. Mais il se pourrait bien qu'en chemin, elle rencontre l'inattendu ainsi qu'une part d'elle-même. Un délicieux road-trip truffé d'humour et de poésie pour ce premier roman dans lequel flotte l'image d'un père peu connu et pourtant tant aimé. **A.-L. B.**

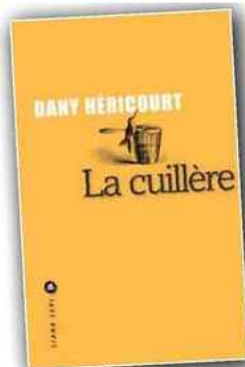
Notre avis : P P P





PREMIER ROMAN À CHACUN SA QUÊTE

CHOQUÉE PAR LA MORT DE SON PÈRE,
UNE JEUNE GALLOISE SE PASSIONNE SOUDAIN
POUR **LA CUILLÈRE EN ARGENT** POSÉE
À SON CHEVET... JUSQU'À PARTIR
EN RECHERCHER L'ORIGINE EN BOURGOGNE.



« La Cuillère »,
de Dany Héricourt,
un premier roman
parmi les 8 en lice
pour le prix
Stanislas.



© FRANCK BELONCLE

Surtout ne perdez pas votre « Cuillère » dans le tourbillon de la rentrée littéraire ! « Elle est belle. Solide. Mystérieuse. Tout l'inverse de la vie », estime Seren en cette nuit tragique où elle est appelée par sa grand-mère au chevet de son père. Il est mort soudainement. Elle, elle aurait dû fêter joyeusement ses 18 ans dans quelques jours. Alors elle concentre toute son attention sur « La Cuillère ». Celle que son père a utilisée pour boire son dernier thé, celle qui est posée sur la petite table à côté du lit. Nous sommes au Pays de Galles, à l'hôtel des Craves tenu par la famille de la jeune fille. Et comme Seren a toujours besoin de dessiner pour ne pas digresser, elle passe le restant de la nuit à dessiner cette petite cuillère ouvragée. Mais d'où vient cet objet ? « Dans cette nuit où personne ne dort je réalise que nous vivons entourés de choses auxquelles nous n'accordons aucune importance jusqu'à ce qu'elles disparaissent, se cassent ou se révèlent sous une lumière nouvelle ». Comme on s'accroche aux branches pour ne pas chuter trop lourdement, la narratrice de cet original premier roman va donc se cramponner à

la recherche des origines de « La Cuillère »... qui vont bientôt la mener jusqu'en Bourgogne ! Peu après la mort de son père, le proviseur de la Welsh Academy of Arts a discerné une « promesse » dans ses planches de « La Cuillère vue sous tous les angles ». Il lui a aussi donné le très instructif petit livre du colonel Montgomery Philipps, « Mémoires de collectionneur ». Alors en attendant la rentrée, la future étudiante en art va traverser la Manche à bord de la Volvo paternelle pour suivre le précieux conseil du proviseur : « C'est l'été, mademoiselle. Perdez-vous ». Et on va adorer se perdre avec elle au fil des pages. C'est un réjouissant et singulier premier roman que Dany Héricourt publie aux éditions Liana Levi sous une belle couverture jaune. « J'ai remarqué que parfois, aux pires moments de l'existence, notre vulnérabilité déclenche un furieux élan de vie », explique-t-elle lorsqu'on lui fait observer qu'elle a réussi à faire du deuil un moment de sursaut, voire d'allégresse. De mère britannique et de père français, l'autrice jubile visiblement à faire se frotter les deux cultures, avec beaucoup d'autodérision et de tendresse. Entre ses souvenirs et ses nouvelles découver-

tes, entre le deuil, la naissance de la vocation artistique et les secrets de famille, la jeune Seren vivra son voyage initiatique comme on traverse la fin de l'adolescence, semée de rencontres plus ou moins agréables. Et comme le lecteur de « La Cuillère », elle n'est pas au bout de ses surprises ! C'est que le colonel Montgomery Philipps ne s'y trompait pas quand il écrivait : « Chers lecteurs, fouillez avec passion vos couverts car comme l'aurait dit l'empereur Auguste : "En chaque cuiller gît un secret !" ».

VALÉRIE SUSSET

/ « La Cuillère », de Dany Héricourt. 240 pages.
19 €. Ed. Liana Levi.



Des idées pour s'évader

AU PLAISIR DE LIRE

L'objet brillant est sagement posé sur la table de nuit. Seren devrait prêter attention à son père, étendu sous un drap rose. Sa mort vient de les surprendre tous, elle et ses frères, sa mère et ses grands-parents. Pourtant son regard est happé par la cuillère en argent ciselé, à son chevet. Celle-ci n'appartient pas à la vaisselle de l'hôtel que gère sa famille au Pays de Galles. Tandis que l'angoisse, haute comme un terril, pousse dans sa poitrine, la jeune fille se met à dessiner la cuillère, passionnément : le monde pourrait se dérober, l'énigme que recèle l'objet la transporte. Après un premier indice donné par son grand-père (le motif est semblable à celui d'un tastevin venu de Bourgogne), Seren décide de traverser la Manche et de rouler dans la Volvo paternelle, volant à droite évidemment, sur les routes de France. Beaucoup d'égarement, une bonne dose d'autodérision et un soupçon de folie l'aideront à se confronter à ce peuple étrange qui confond Gallois et Gaulois et lui ouvre la porte d'un château chargé d'histoire(s). Une quête loufoque dont le Graal, déjà en poche, sert à puiser émotions et souvenirs.

Roman de Dany Héricourt paru aux éditions Liana Levi au prix de 19€.

